

Saines occupations

Les époux Roudaut étaient des gens sans histoires, habitant une maison grise, dans une ville grise, les fenêtres donnant sur la pelouse verte. Pelouse verte similaire à celle des voisins de droite, similaire à celle des voisins de gauche. Même couleur, même odeur. Madame Roudaut, femme au foyer exemplaire, se levait à l'aube, pour préparer le petit-déjeuner. Elle versait l'eau dans la cafetière, grillait les tartines, les badigeonnaient de beurre oméga 3. La douce odeur du matin réveillait monsieur Roudaut, qui se préparait pour la journée. Après son départ, madame Roudaut rangeait la maison, passant de la cave au grenier. Il y avait toujours quelque chose à faire, nettoyer ceci, remplacer cela. Le reste de la journée filait, monsieur au boulot, madame à la maison.

Un matin, semblable à tous les autres matins, monsieur Roudaut prévint sa femme qu'il rentrerait tard. « Du travail, au musée » marmonna-t-il le nez dans son café. Elle hocha la tête. La journée se déroula comme les autres journées. Le soir, Mme Roudaut s'assit devant la télévision, branchée sur la chaîne régionale, un livre sur les genoux. Les infos du jour défilaient, le poste ronronnant doucement. Les journalistes semblaient n'apporter que des mauvaises nouvelles : crue du fleuve, dégâts des eaux, interview des sinistrés, et encore un noyé. Puis elle replongea dans un univers lointain, un univers où les enfants rendent visite à leurs parents et où les époux se regardent encore.

8h00, M. Roudaut, notre éminent conservateur de musée, marchait à petits pas. Bien portant, pour ne pas dire en surpoids, il aimait à se vêtir d'un costume-cravate quotidiennement, pour faire « bonne-impression ». Il inspectait les œuvres et les touristes scrupuleusement, d'un œil circonspect. Il effrayait les visiteurs, parfois. Cependant ses compétences étaient reconnues et ses petites lunettes rondes inspiraient le respect; tout le monde l'estimait. M. Roudaut, donc, marchait à travers les rues humides, chemise à la main. Le goudron luisait à la lumière grise du jour. De grands blocs de béton se dressaient vers le ciel, pleurant d'immenses coulées grisâtres.

Comme tous les matins, M. Roudaut remonta l'avenue du 19 mars 1962, bifurqua rue du canal, pour déboucher avenue des Poilus. Encore quelques mètres à peine, et le musée s'offrit à lui. Il gravit ensuite les quelques marches le séparant de l'entrée. Clémence, la jeune hôtesse d'accueil, le salua chaleureusement, les yeux brillants. Malgré ses cheveux gris et sa bedaine, M. Roudaut restait séduisant. Il accrocha son pardessus noir, comme d'habitude, au porte-manteau prévu à cet effet. Et sa journée débuta vraiment.

18h00, le musée fermait ses portes. Les derniers badauds plièrent bagage, traînant la patte. Peu à peu le personnel s'en alla. Il ne restait que M. Roudaut dans la grande salle. La porte s'ouvrait et se fermait, apportant l'air humide du soir. Le silence tomba sur le musée, lourd comme une couverture. Dos à la porte, M. Roudaut examinait avec attention une toile. De ses doigts gantés il caressait les moulures du cadre. Une fois de plus la poignée tourna, laissant échapper un gémissement. Des bruits de pas se firent entendre, des talons de femme, plus précisément. Clémence semblait chercher quelque chose. Prétexte pour se retrouver en tête à tête avec son supérieur ? Quoi qu'il en soit, elle aurait dû y réfléchir à deux fois. Car M. Roudaut se retourna, et ce fut comme s'il la voyait pour la première fois. Ses cheveux roux et bouclés, sa peau diaphane, ses yeux profonds. Puis il prit conscience de la quiétude des lieux. Il fourra nerveusement ses mains dans ses poches. « Il faut se contrôler », se sermonna-t-il. « Se contrôler se contrôler ». Il serra les dents. Clémence, elle, papillonna des yeux, consciente de son effet. Elle lui tournait autour, jouant au jeu du chat et de la souris. Ses boucles rousses

volaient au gré de ses mouvements. Elle déambula le long de la galerie, ses hauts talons résonnant dans le silence, jusque vers la porte. Puis elle revînt, et se plaça devant lui. Elle souriait. Cet homme ne lui avait jamais parlé, ne répondait jamais à son salut. Il ne l'avait même jamais regardée. Et pourtant elle avait maintenant toute son attention. Quel succès inattendu !

Elle s'approcha un peu plus, lui lança son regard de braise... « C'est à ce moment-là qu'on lance la musique romantique, se dit-elle, dans les films c'est toujours comme ça... ». Mais ce qu'elle avait pris pour de l'amour, Clémence, c'était de l'avidité. Toute à son bonheur, Clémence ne remarqua pas que les doigts boudinés de M. Roudaut tremblaient, lorsqu'ils s'approchèrent de sa gorge. Toute à son bonheur, elle ne s'aperçut pas que les doigts, au lieu de la caresser, se resserraient autour de son cou... Clémence ouvrit les yeux brusquement. Elle sentit la pression autour de sa nuque, de plus en plus forte. Elle entendit son pouls accélérer. Et lui souriait, d'un air dément qu'elle ne lui avait jamais vu, ses yeux fixes, plantés dans les siens. Elle essaya de se dégager, mais il la retint d'une poigne de fer. Et le pouce plaqué contre sa glotte l'empêchait d'avaler, par pression continue, pression déchirante. La douleur lui prit la gorge, la tête. Elle chercha de l'air, sans le trouver, le sang lui montant au visage. Le musée était désert. Personne pour l'aider. La douleur envahit ses pensées. Son être tout entier occupé par cette brûlure. L'air sifflait entre ses lèvres. Le corps contracté, l'abdomen tressautant, elle se débattit. Oui, elle se battit comme une lionne, mordant, griffant. Elle caressa l'espoir de se sauver, l'espace d'un instant. Mais elle suffoquait, sans parvenir à se dégager, et la douleur devînt totale. C'était une douleur de celle qui possède, qu'on ne peut même plus localiser. Puis elle arrêta de lutter. Elle laissa la douleur l'envahir entièrement. Clémence avait l'impression que mourir prenait une éternité, alors qu'en un claquement de doigts, elle était morte. Son corps devînt lourd, plus lourd encore. Elle s'affaissa dans les bras de son meurtrier. Lui chancela sous le poids, se figea. Il lui fallut quelques instants pour prendre conscience de ce qu'il venait de faire. Les bras encore chauds de Clémence pendaient lamentablement le long de ses cuisses. Il déglutit, et dans un frisson d'horreur il repoussa Clémence. Elle s'écrasa face contre terre, la bouche figée en un pli d'horreur. M. Roudaut recula jusqu'à la porte, tremblant. Écouta le silence. Et disparut.

Il dévala les escaliers, se hâtant vers la sortie. Il ne savait ni où aller, ni quoi faire. Alors que son souffle s'accélérait, il se mit à courir. Oh, il n'avait jamais vraiment fait d'exercice, le sport ayant toujours été pour lui une pratique obscure. Pourquoi se faire souffrir, alors que rien ne nous y oblige ? Maintenant il courait comme il ne l'avait jamais fait, il fuyait. Le monde extérieur disparût, et M. Roudaut ne se concentra plus que sur sa course effrénée. Il perdit un gant en chemin. La sueur lui coulait dans les yeux, s'accrochait aux cheveux de sa nuque. Le sang rugissait dans ses tempes, dans ses doigts, partout il sentait son cœur tambouriner, tandis qu'une seule et même phrase se répétait en boucle dans sa tête : « C'est plus fort que moi ». Il avait promis, jamais il ne recommencerait. Il disait ça à chaque fois. Mais c'était tout simplement impossible de refréner ce besoin. Comme un passionné de chocolat devant une forêt noire. Ou un drogué devant une seringue.

Les passants s'écartaient sur son passage, le regard inquiet. M. Roudaut ne leur prêtait pas attention, n'ayant qu'un seul objectif en tête : fuir. Le ciel s'assombrit, la nuit diluant peu à peu son ombre. M. Roudaut trébuchait, chancelait, repartait. Les jambes durcies par l'effort, il finit par s'arrêter à l'ombre d'une maison, surplombant le fleuve. Sa tête tournait, tournait après l'effort, ses poumons et sa gorge comme rongés par de l'acide. L'obscurité était totale maintenant. Seuls quelques réverbères éclairaient la rue. L'eau frissonnait, grondait, hurlait en contre-bas. Dans la tête de monsieur Roudaut, il n'y avait rien, rien mis à part cette phrase, toujours la même, au passé, au présent, au futur, « c'est plus fort que

moi ». Alors sa tête vide se remplit d'images, images de ces femmes au corps raide et froid, au cou marbré, aux lèvres râpeuses. Images de ces cadavres alignés le long des murs de la cave, nettoyés soigneusement chaque jour par Mme Roudaut.

Celle-ci ne sut jamais si son mari était simplement tombé dans l'eau, ou si sa propre folie l'y avait poussé.

Lalie Gabriac